



Jacques PIMPANEAU  
**Les Quatre saisons  
de Monsieur Wu**



Éditions  
Philippe Picquier

Extrait de la publication



Jacques PIMPANEAU

LES QUATRE SAISONS  
DE MONSIEUR WU

Roman



*Éditions*  
*Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Anthologie de la littérature chinoise classique*

*Célébration de l'ivresse*

*Chine : Culture et traditions*

*Chine : Histoire de la littérature.*

*Des textes classiques de l'Antiquité aux romans modernes*

*Chine : Mythes et dieux*

*Contes chinois racontés à Helen*

*Dans un jardin de Chine, Picquier poche*

*Lettre à une jeune fille qui voudrait partir en Chine, Picquier poche*

© 2010, Editions Philippe Picquier  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Isabelle Marin (Les Netscripteurs)

ISBN : 978-2-8097-0186-9

## *Avant-propos*

*Au cours d'un voyage en Asie, je me suis arrêté à Hong-Kong et je suis passé chez un vieux libraire que je fréquente depuis près de trente ans. Son érudition dépasse celle des universitaires et des bibliothécaires que je connais. Il sait que je suis curieux de ce qui n'intéresse pas mes collègues, car à quoi bon jouer les éléphants de Babar qui se suivent à la queue leu leu, chacun tenant avec sa trompe la queue de celui qui le précède. Je lui parlai d'un genre littéraire chinois important, mais à peu près ignoré en Occident : le livre de notes (biji en chinois, que l'on pourrait traduire par « notes au fil du pinceau »). Mon libraire alla alors me chercher un manuscrit au fond d'une armoire. « Voici, me dit-il, un livre de notes qui pourrait vous plaire. Il diffère des autres œuvres du même genre. Il concerne la vie de quelqu'un et son originalité est d'être réparti en quatre saisons : l'hiver regroupe ce que l'auteur a trouvé pénible dans sa vie, le printemps ce qui a marqué le développement de son esprit, l'été sa quête d'explication du monde en s'entretenant avec un bonze et un taoïste, et c'est l'occasion d'une explication claire sur l'essentiel du bouddhisme et du taoïsme; quant à l'automne, c'est*

*son existence de vieil homme en paix avec lui-même, l'automne de sa vie.*

*J'ai obtenu ce manuscrit d'une famille qui vendait sa bibliothèque ancestrale. Il est signé de Wu Shuoshuren, Wu "le Diseur de livres", le conteur, et porte la date de la 24<sup>e</sup> année de l'ère Wanli (1597). Je n'ai rien trouvé dans les bibliographies sur cet auteur. La famille qui m'a vendu ce texte ne savait rien sur son origine et ignorait comment il avait abouti dans la collection d'un de leurs ancêtres. Ce nom Wu Shuoshuren est évidemment un pseudonyme. Cache-t-il un lettré connu ou est-ce le surnom d'un homme qui n'a rien publié. Voilà donc un livre du plus illustre des inconnus. »*

*Certains de ces livres de notes ne portent que sur un sujet, comme l'étude de livres anciens ou toutes sortes d'informations sur une ville ou un lieu célèbre. D'autres couvrent tout un éventail de domaines variés ou relèvent du journal intime. Le roman de type occidental n'a pas existé en Chine avant le XX<sup>e</sup> siècle sous l'influence des grands romans anglais et français traduits en chinois. Les romans chinois traditionnels comme Au bord de l'eau ou Voyage en Occident sont des adaptations de récits dont des conteurs narraient les épisodes dans des maisons de thé tout au long de plusieurs semaines ou mois, ce qui explique leur longueur. L'ouvrage de Wu Shuoshuren n'a rien à voir avec le roman traditionnel; heureusement pour le lecteur, qui évite ainsi ces énormes volumes. Il se situe au carrefour de trois genres. On y remarque d'abord l'influence de la longue tradition des livres d'anecdotes. C'est à travers des anecdotes que beaucoup de philosophes comme Zhuang Zi exprimaient*

leur pensée. A partir de la dynastie Tang, se développa le genre de récits courts, les zhuanqi, qui racontent des aventures fantastiques ou réalistes sans visée philosophique. Une troisième influence est décelable ici, celle des biographies d'hommes célèbres, partie importante des annales dynastiques depuis les Mémoires historiques de Sima Qian. Ces biographies ne relatent pas la vie détaillée de ces hommes, mais seulement quelques événements significatifs de leur personnalité.

J'ai décidé de traduire cet ouvrage pour deux raisons. La première est qu'il éclaire certains aspects de la culture chinoise, en particulier en ce qui concerne le bouddhisme et le taoïsme, dans un langage simple qui n'exige aucune connaissance préalable. Je n'ai ajouté quelques notes que pour satisfaire le lecteur curieux qui souhaiterait quelques précisions. La seconde est que, dans la tradition chinoise, l'auteur nous parle à travers des anecdotes, sans s'appesantir, en suggérant au lieu d'expliquer lourdement, et passe à autre chose dès qu'il a exprimé ce qu'il voulait dire, par crainte de lasser. C'est trop biographique pour qu'on ne se demande pas quelle était la nature de ce personnage. Certains verront en lui un snob pour qui la vie se résume aux lectures et aux conversations avec d'autres gens comme lui, un homme égoïste et plutôt falot, à qui il n'est rien arrivé d'extraordinaire. D'autres seront moins sévères, apprécieront en lui un convoyeur de connaissances grâce à sa culture et un sage dans la tradition des lettrés chinois qui a su conduire sa vie à travers les écueils et profiter des gâteries que l'existence peut offrir.

Quelques-uns me reprocheront d'avoir employé des expressions trop occidentales ou trop modernes. Mais

*cet auteur, qui de toute évidence préférait les idées aux mots, les faits aux fioritures, a écrit pour ses contemporains dans un langage simple. J'ai donc utilisé le français simple de mes contemporains. Je n'aime pas les livres qui « sentent » la traduction, souvent parce qu'ils suivent de trop près l'original et en fait le trahissent. L'essentiel est de transmettre la pensée de l'écrivain, dans le cas présent celle d'un Chinois, et d'un Chinois du XVI<sup>e</sup> siècle.*

JACQUES PIMPANEAU



## *Préface*

Si l'on me demandait ce que sont pour moi les plantes et les animaux, je répondrais : ils sont mon prochain. Une plante germe peu à peu sous terre en hiver, croit et s'épanouit au printemps, donne des fleurs pendant l'été, s'étiolé, mais prend des tons jaunes et rougeâtres fort séduisants durant l'automne. Une vie humaine, elle aussi, a ses quatre saisons. Elle germe pendant l'enfance et l'adolescence pour donner un homme, elle acquiert peu à peu sa maturité au contact d'autres hommes, développe le plus possible de sagesse au contact des grandes pensées de sa culture, et finalement s'étiolé physiquement, mais s'aperçoit alors que, si le corps vieillit, le cœur ne vieillit pas. Il arrive à certaines fleurs d'être cueillies, puis pressées dans les pages d'un livre pour être conservées. Il arrive à des souvenirs de subir le même destin. Voici, pressées entre les pages d'un livre, quelques anecdotes d'une vie passée.

24<sup>e</sup> année de l'ère Wanli, année bingyou,  
Wu Shuoshuren



# 冬

## L'HIVER

Partir à la recherche de souvenirs, c'est souvent emprunter un chemin verglacé et glissant, où un froid hivernal implacable vous oppresse la poitrine et vous glace le cœur.

J'étais réveillé, mais pas encore levé. Des visions en désordre dont je n'avais que faire se succédaient. Elles venaient de-ci de-là et s'emparaient de ma tête. Elles ressemblaient à un groupe de singes cabriolant de branche en branche dans les arbres. Agacé par ces images mouvantes que je ne contrôlais pas et dont la plupart m'étaient désagréables, je voulus fixer ma pensée sur le souvenir le plus ancien que ma mémoire pouvait rappeler à ma conscience. Était-ce vraiment le plus ancien ? Je n'en sais rien. Mais celui-là, j'aimais le raviver, pour que jaillisse dans mon regard un être disparu avant que l'oubli ne le jette et le rende à l'éternité. C'est sans doute pourquoi il restait si vivace en moi, si présent malgré les années.

C'était le Jour de l'an. Je devais avoir quatre ou cinq ans. Ma mère était debout dans l'embrasement d'une porte qui donnait sur la pièce principale. D'une main, elle s'appuyait au chambranle. Son autre main était

posée sur mon épaule et elle me poussait doucement pour que j'aie présenter mes vœux à mon père et à son épouse. Ils étaient assis chacun dans un grand fauteuil, l'un à côté de l'autre, devant l'autel aux ancêtres situé le long du seul mur aveugle de la pièce. Derrière eux, il y avait la longue table très haute où étaient disposées les offrandes, fruits et fleurs. Au mur était accroché le long rouleau, sur lequel, de bas en haut, étaient peints les portraits en pied du père, du grand-père et de l'arrière-grand-père de mon père, chacun flanqué de son épouse. Ces ancêtres étaient en habits d'apparat, avec une mine sévère. Je ne les avais pas connus; ils étaient pour moi des effigies, des morts qui me laissaient indifférent.

J'étais engoncé dans les vêtements neufs que l'on m'avait achetés pour le Nouvel An, avec la recommandation de ne pas les salir. Comme me l'avait fait répéter ma mère, je m'approchai de mon père, m'agenouillai devant lui, inclinai ma tête jusqu'au sol et récitai la formule pour souhaiter la bonne année, que j'avais dû apprendre par cœur. Une bévue ou même une hésitation aurait été une honte pour ma mère et j'avais tellement peur de la décevoir. Puis je refis le même rituel devant sa femme, que je devais appeler « Mère ». Appeler ma vraie mère « maman » était tabou. Je n'avais le droit que de lui dire « Tante ». La mère de la famille était l'épouse de mon père. Ma vraie mère n'était qu'une concubine d'une vingtaine d'années.

Dès que j'eus accompli mon devoir de fils, je courus vers ma mère, qui était restée debout dans l'embrasement de la porte. Je levai les yeux vers elle, guettant dans son regard son approbation pour m'être si bien tiré de mon

rôle dans ce cérémonial si peu festif. Elle me sourit et je vois encore son visage, ses cheveux tirés vers l'arrière et noués en un chignon sur sa nuque d'où pendait une enfilade de fleurs de jasmin. Je revois aussi ses vêtements, sa longue jupe d'un bleu si foncé qu'on aurait pu la croire noire ; elle était ornée de passementeries brodées de motifs floraux aux couleurs vives cousues en longues bandes verticales. Sa veste courte de même tissu portait le long des bords les mêmes passementeries. Voici la première et aussi la dernière vision que j'ai de ma mère. Il m'en reste au moins cela.

Quinze jours plus tard, lors de la fête des Lanternes<sup>1</sup>, selon la coutume familiale, mon père devait emmener ses deux femmes en voiture à cheval parcourir les rues de la capitale pour admirer les lanternes accrochées à la façade des maisons et en haut des murailles du palais impérial. Mais l'atmosphère était pesante. Mon père tempêtait dans sa bibliothèque. Je ne comprenais pas ce qu'il disait, mais il semblait accuser quelqu'un des pires vilenies. Son épouse donna l'ordre de dételé le cheval, la sortie était annulée. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Une servante reçut l'ordre de me mettre au lit aussitôt. J'en fus soulagé, car je pouvais me blottir sous la couette et fuir ce drame.

Le lendemain matin, ma fausse mère me fit venir dans sa chambre. Je me souviens encore de ses paroles, car c'est une scène qu'elle évoqua plusieurs fois au cours de mon enfance : « Mon pauvre petit ! Ta mère t'a abandonné. Je te plains beaucoup. Elle est partie

1. Fête du 15<sup>e</sup> jour après le jour de l'an qui clôt cette période de festivités. Tout le monde sort alors dans les rues pour admirer les lanternes que l'on accroche devant les demeures.

avec un sale type qu'elle est allée rejoindre en profitant de la cohue dans les rues pour qu'on ne puisse pas la rattraper. Nous l'avons appris par la mère Wang qu'elle a prévenue en partant. L'hypocrite a même dit qu'elle te laissait, car tu recevrais ici une meilleure éducation et pourrais faire des études. C'est elle qui aurait dû t'élever. Je sais que je ne peux pas la remplacer, mais je ferai tout pour t'éduquer comme elle aurait dû le faire. Ne parle pas de ce départ à ton père. Il s'est enfermé dans sa bibliothèque et ne veut voir personne. Il m'a chargée de t'annoncer la nouvelle. »

Alors, pour me consoler, elle me prit sur ses genoux et me chanta une chanson pour enfants dont la pluie et le soleil étaient les personnages. De cela, je ne me souviens pas. C'est d'elle que je l'appris plus tard, car elle invoqua cet incident à plusieurs reprises : je lui aurais alors rétorqué : « Tu crois que ta chanson m'amuse ? » Et elle ajoutait chaque fois : « Tu n'as même pas pleuré quand je t'ai annoncé cet abandon par ta mère. » Sa voix avait alors un ton sévère, mais où perçait aussi un peu de tristesse. J'interprétais sa sévérité par son idée que, sorti du ventre d'une telle mère, je n'avais pu hériter que d'une nature pervertie ; et sa tristesse par son impuissance, malgré tous ses efforts, à me réformer, à faire plier ma nature.

Ma fausse mère ne suivait ni Meng Zi<sup>1</sup>, qui avait écrit que les hommes naissaient bons, et qu'ils

---

1. Meng Zi (372-289 avant J.-C.), dont le nom fut latinisé en Mencius par les missionnaires, fut le disciple de Zi Si, petit-fils de Confucius et élève de Zeng Zi, ce dernier étant un disciple de Confucius. La pensée de Meng Zi nous est parvenue dans un ouvrage qui porte son nom et qui rapporte ses entretiens avec des seigneurs, des disciples et des opposants.

devenaient mauvais sous l'influence de la société et de la culture, ni les Légistes qui soutenaient que les hommes naissaient mauvais et que l'Etat, par le jeu des châtements et des récompenses, avait pour tâche de les conduire sur le droit chemin. Pour elle, certains hommes naissaient bons, et elle en faisait évidemment partie, tandis que d'autres étaient nés mauvais. Je me suis souvent demandé ce qu'elle pensait de mon père. Était-il lui aussi né bon? Sans doute que oui selon elle, car comment aurait-elle accepté de vivre avec un homme qu'elle aurait considéré foncièrement mauvais! Mais, si elle avait pu parler librement, elle aurait tout de suite ajouté qu'il s'était laissé dominer par de mauvaises fréquentations et par son père. Elle parlait de son beau-père avec respect, mais elle ne pouvait s'empêcher de préciser que cet homme considérait sa femme, donc ma grand-mère, comme un être inexistant et avait tellement dominé son fils, donc mon père, que celui-ci n'avait pas pu développer en lui les qualités qui existaient en germe dans tout homme. Un jour, je fus étonné de l'entendre dire à son mari en ma présence (j'étais alors un adolescent) : « Si je ne suis pas retournée dans ma famille et si je suis restée avec toi, c'est à cause du petit dont j'ai eu la charge malgré moi. » Sa rancune s'expliquait par le fait qu'elle était délaissée plutôt que parce qu'elle était trompée à répétition, ce dont même moi je m'apercevais quand

---

Pour ce philosophe, qui développa la pensée de Confucius, l'homme est naturellement bon et c'est sa situation dans la société qui met en danger cette bonté innée. Pour les Légistes, dont le principal représentant est Han Fei Zi, les hommes sont naturellement mauvais et il faut les contrôler par les récompenses et les châtements.

j'étais adolescent et pouvais comprendre ce que tromper une femme voulait dire.

D'autres personnes, selon elle, naissaient mauvaises, comme ma mère. C'était leur châtement dû à des fautes dans des existences antérieures. Elles naissaient mauvaises pour se créer elles-mêmes leurs malheurs, car le Ciel ne pouvait pas faire du mal aux humains. Le Ciel était bon. Les mauvais fabriquaient par les fautes qu'ils commettaient les souffrances qu'ils enduraient finalement à coup sûr, sans avoir, comme les bons, la consolation et la paix intérieure que procure le sentiment d'avoir toujours fait son devoir. Son idée fixe, sa conception du devoir, était de dompter en moi la nature viciée dont j'avais hérité de ma mère. Son rôle était de changer mon caractère et elle précisait que c'était une tâche dont on ne voyait jamais la fin, comme les mauvaises herbes que l'on avait beau déraciner et qui repoussaient toujours. Jamais une seule fois elle ne me frappa. Elle n'avait recours qu'à la parole et à son attitude. Elle pouvait rester deux ou trois jours sans me parler pour me punir d'une faute. Son but était de me faire vivre en me sentant coupable. Je dois avouer qu'elle était si forte à créer une atmosphère tendue qu'elle y parvenait toujours et que le fouet, par comparaison, aurait paru un châtement moins pénible. Je ne pouvais pas éprouver un ressentiment profond à l'égard de cette fausse mère, car elle était persuadée d'agir pour mon bien. Je regrettais toutefois qu'elle n'ait jamais pu avoir d'enfant. Sa propre marmaille aurait détourné l'attention qu'elle ne cessait de me porter. Tout au



long de mon enfance, j'eus l'impression d'être sous le regard d'une femme qui, si elle essayait d'être juste selon ses critères rigoureux, ne laissait rien passer. Je manquais de cette indulgence, de cette compréhension qu'on espère d'une mère, de celle qui ne vous juge pas, mais vous aime. De plus, comme j'étais élevé dans une famille où les règles de la bienséance passaient avant tout, je n'avais jamais la permission d'aller jouer dans la rue et d'avoir des camarades de jeu qui m'auraient fait échapper au destin d'un enfant seul. Ma fausse mère avait eu pour parents des petits quincailliers, et le destin lui ayant accordé par son mariage de s'élever socialement, elle en était fière et s'agrippait aux lois de ce nouveau milieu social de gens riches, et donc importants, pour montrer qu'elle en était digne. D'après ce que je compris peu à peu, mon grand-père paternel avait choisi cette jeune bru parce qu'il l'avait trouvée charmante. Mais sans doute n'avait-il pas prévu que, si elle serait bien une épouse parfaite, elle allait entièrement dominer son fils parce que plus forte et plus perspicace que celui-ci.

Mon père criait et se mettait en colère pour tout et pour rien, mais cela laissait son épouse imperturbable. On sentait qu'elle méprisait ces éclats de voix qui ne trahissaient que de la faiblesse. Je partageais son sentiment. Elle lui imposait ce qu'elle voulait sans jamais élever le ton de sa voix.

Mon père était pharmacien comme son père. Tout le monde vantait sa conscience professionnelle. Il gagnait bien sa vie, mais sans jamais faire des bénéfices indus. Il traitait ses clients comme s'ils étaient

tous des gens pauvres. Il ne vendait jamais de remèdes qu'ils considéraient inutiles. Il avait hérité la boutique de son père et n'avait pas osé devenir médecin car son père tenait à ce qu'il lui succède à la tête de son officine. Il enviait le vieux médecin qui exerçait dans une petite pièce au fond de la boutique et dont il appliquait les ordonnances scrupuleusement, même dans les cas où son expérience lui faisait parfois douter du bien-fondé des prescriptions. Mes rapports avec lui consistaient surtout à subir ses altercations. Les malades qu'il traitait avec dévouement et qui se répandaient en louanges sur lui avaient plus de chance que moi. Les éloges qu'ils lui décernaient m'étonnaient et j'en avais conclu qu'il était à l'extérieur un autre homme que celui que je connaissais. A l'instigation de ma fausse mère, il m'emmenait quelquefois au temple de Confucius pour me promener puisque ce temple était à deux lieues de la maison, mais je sentais qu'il le faisait par devoir. J'étais alors très mal à l'aise. Au cours de ces balades, il se croyait obligé de me parler, mais sa conversation était décourageante; il disait seulement ce qu'il se croyait tenu de dire. Je n'éprouvais pour lui qu'indifférence, ce que je ne me suis reproché que brièvement à sa mort comme si celle-ci effaçait les torts que je lui imputais, surtout sa peur en présence de ma fausse mère. Il devait être malheureux chez lui et il cherchait auprès de prostituées ce dont il était frustré à la maison. Mais c'étaient des prostituées de bas étage d'après ce que je saisisais à travers les réflexions méprisantes de sa femme. Il voulait peut-être éviter d'être accusé de dilapider de

l'argent, surtout que par nature il était très regardant. Je crois aussi qu'il était trop timide pour oser chercher des aventures où il se serait senti plus intimidé qu'heureux. Il faisait rarement allusion à ma mère et toujours avec colère contre elle. Il martelait que j'étais son fils à lui, que ma mère ne comptait pas. J'étais un enfant né d'un père, mais sans mère. Cette aberration lui valut un jour cette répartie de moi : « j'aurais voulu naître orphelin. » Ce à quoi étrangement il ne répondit rien. M'aimait-il ? Peut-être. Mais il n'aurait jamais eu l'audace de prendre ma défense contre son épouse. Que ma mère ne m'ait pas emmené en s'enfuyant faisait de moi à ses yeux la preuve vivante qu'il l'emportait sur le plan moral. Evidemment, il était toujours dit que mon père avait pris cette concubine parce que son épouse restait stérile et qu'aucun sentiment n'entraînait dans leur relation. Il l'avait acquise comme on engage une nourrice. Mais je sentais que ce n'était pas vrai. Il l'avait aimée, mais n'aurait jamais osé le reconnaître, ni même sans doute se l'avouer à lui-même. Il considérait son départ comme une humiliation. Donc parler d'elle devant lui était un sujet tabou, et si jamais j'y faisais allusion, cette faute n'était pardonnable que si j'ajoutais aussitôt qu'elle avait été très méchante de m'abandonner ainsi, car je devais être de son côté et détester comme lui ma mère pour qu'il se sente un homme bien.

Je pensais souvent à ma mère, même si je n'avais pas le droit de parler d'elle. Non seulement je n'éprouvais aucune animosité à son égard, mais même je l'admirais pour avoir eu le courage de partir. Je l'idéalisais.

J'aurais voulu vivre avec elle car elle était une personne libre. Mais peut-être aurais-je été déçu si je l'avais revue. Peut-être ne correspondait-elle pas à l'image que je lui prêtais.

La seule personne pour qui j'avais de l'affection était la mère Wang, qui était déjà la servante de mes grands-parents, morts avant ma naissance. Dès que je le pouvais, je la rejoignais dans la cuisine, son domaine. Elle me racontait sa vie. Elle avait perdu ses parents quand elle n'était encore qu'une adolescente. Elle s'était retrouvée à la rue avec ses quatre frères et sœurs plus jeunes qu'elle. Elle les avait pris par la main et les avait emmenés. Pour leur donner à manger, elle s'était engagée comme servante et se privait de manger pour rapporter à ses frères et sœurs de quoi les nourrir. Quand ils avaient été plus grands, elle s'était mariée à un fabricant de tonneaux qui buvait et la battait. L'alcool ayant réussi à l'enterrer, elle était entrée au service de mes grands-parents alors que mon père n'était qu'un enfant, ce qui rendait sa position inexpugnable, même si ma fausse mère aurait préféré de se débarrasser d'elle. Je m'asseyais sur un petit tabouret près d'elle et j'écoutais ses histoires. Son grand plaisir était d'aller dans un petit théâtre voisin écouter des opéras et elle me racontait ce qui avait été joué sur scène comme si elle avait été témoin à l'époque des exploits et intrigues des personnages. Tout petit, j'avais peur des vagues terreurs du noir et du sommeil comme on a peur d'un grand trou. Ne me consolait que la mère Wang, contre qui je blottissais ma tristesse. Je repense encore aujourd'hui avec



Cette version électronique  
a été réalisée le 25 novembre 2011  
par ePagine  
([www.epagine.fr](http://www.epagine.fr))  
en partenariat avec le Centre National du Livre  
([www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr))

ISBN PDF : 9782809707953